

Ravages

La ménopause des femmes ¹

Introduction

Durant mon enfance, les femmes de ma famille évoquaient avec gêne et pudeur le "retour d'âge" de certaines d'entre elles. Aujourd'hui, par contre, on aborde plus ouvertement, dans la presse féminine par exemple, "la crise du milieu de la vie" qui frappe les femmes à partir de la quarantaine.

Mais s'agit-il encore de la même chose ? Dit-on toujours la même chose avec d'autres mots ? Ce glissement d'une expression à l'autre n'est en effet pas anodin. L'expression "retour d'âge" renvoie au sexuel, dit qu'il y a du sexe (d'où la pudeur) : le féminin, le maternel, la procréation ont pour socle le sexuel. Ce que la seconde expression escamote complètement par sa connotation pseudo-existentielle. Le sexuel n'y figure que comme un élément parmi d'autres. Le terme ménopause renvoie alors à

- un ensemble de troubles consécutifs à la fin des règles : c'est le registre du biologique
- une étape de l'existence propice aux troubles de l'humeur et du caractère.

On songe ici au discours commun, plus spécifiquement masculin, lorsque les hommes disent de leur femme qu'elle est ménopausée. Dans leur chef, cette expression vient d'ailleurs exactement à la même place que celle qui précédait (elle a ses règles) pour expliquer la déprime ou l'irritabilité de leur femme.

Notons ici que cette expression "crise du milieu de la vie" implique un développement ordonné des étapes de la vie, ce qui n'est pas le cas pour le "retour d'âge". Dans ce parcours linéaire, la ménopause fait figure d'intrus parce qu'elle bouleverse l'ordonnancement dans un gigantesque raccourci temporel. On passe sans transition de la perte de la capacité de procréer associée à la perte de la beauté à l'entrée dans la vieillesse et la mort. Par contre, l'expression "retour d'âge" semble sortie en droite ligne des textes freudiens. Freud, en effet, remarque que cette période de la vie d'une femme se caractérise par une augmentation de la libido. Exactement comme à l'adolescence. Freud maintiendra ce parallèle entre la ménopause et la puberté. Et, de fait, c'est bien à l'adolescence que surgit pour la jeune fille la question – explicitement posée d'ailleurs – de sa place dans le regard et dans le désir des garçons. A la ménopause, cette question se repose. Evidemment en d'autres termes : suis-je encore désirable ? Puis-je encore réaliser mes rêves ? Faire des projets à long terme, est-ce que cela a encore du sens ? Car, comme à l'adolescence d'ailleurs, la question de la mort se pose de façon angoissante.

¹ - Ce texte fera l'objet d'une publication ultérieure.

Trois éléments d'analyse

Si on parcourt la littérature consacrée à la ménopause, se dégagent essentiellement trois points :

1) le réel des transformations du corps, ce qui renvoie, pour nous analystes, à la question de l'image du corps, à l'image que quelqu'un se fait de son corps, à la façon dont il ressent, dont il vit son corps

2) la fin de la possibilité de procréer, c'est-à-dire la question du maternel

3) la question de la position désirante de la femme à l'approche de la cinquantaine : comment une femme, à partir de 45-50 ans, désire-t-elle ? Quelle est sa sexualité ? Comment la vit-elle ? Qu'en est-il de son rapport aux hommes ?

Je vous propose de déplier chacun de ces trois points.

L'image du corps

Il est évident que l'image du corps va changer à la suite des modifications organiques, hormonales du corps. Simone de Beauvoir, dans son livre *La force des choses*², en témoigne avec beaucoup de férocité : « *Souvent, je m'arrête, éberluée, devant cette chose incroyable qui me sert de visage... Rien ne va plus. Je déteste mon image : au-dessus des yeux, la casquette, les poches en dessous, la face trop pleine, et cet air de tristesse autour de la bouche que donnent les rides. Peut-être les gens qui me croisent voient-ils simplement une quinquagénaire qui n'est ni bien, ni mal. Elle a l'âge qu'elle a. Mais moi, je vois mon ancienne tête où une vérole s'est mise dont je ne guérirai jamais.* » Et, de fait, ce qui revient souvent dans la bouche des femmes, ce sont ces mots lourds de détresse : "*Les hommes ne me regardent plus... Je suis devenue transparente... Je ne me reconnais plus... Je n'ai plus d'identité...*" Il ne faut pas être lacanien pour repérer que ce qui est en jeu ici, c'est la problématique du miroir. Il ne s'agit pas du réel dans sa pure dimension organique. Mais du corps tel qu'il apparaît dans le regard.

- le regard que la femme porte sur son propre corps
- le regard que la femme porte sur le corps des autres femmes de son âge
- le regard qu'elle suppose au champ des autres femmes
- le regard du mari ou de l'amant

Dans ce regard, il y a toujours - bien sûr, c'est totalement inconscient - une référence à un corps de femme idéalisé qui s'incarne par exemple dans celui des mannequins ou de n'importe quelle femme plus jeune, pour peu qu'elle soit bien faite. C'est-à-dire que dans ce regard il y a toujours une dimension de rivalité et d'envie.

² - Cité par Laznik M-Ch., *L'impensable désir*, Paris, Denoël, L'Espace analytique, 2003, p. 94

Vous reconnaissez là la thématique de Blanche-Neige. Quels que soient les efforts (gymnastique, régime, soins de beauté,...) qu'une femme fait, elle n'égale jamais ce corps idéalisé - et cela à aucun moment de sa vie. C'est ça, tout le drame du miroir. Et c'est ça le drame de la femme de 50 ans : de jour en jour, elle voit le fossé se creuser entre le réel de son corps et cette image de plus en plus inaccessible.

Ce sentiment de déconstruction de soi, de délitement est renforcé par identification de la quinquagénaire aux autres femmes de son âge. Elle se retrouve en elles. Leur corps est semblable au sien.

"Si elles ont un corps pareil, moi aussi, hélas !" Notons au passage que ceci remet en cause un des mythes de notre époque : celui de la solidarité féminine.

A 50 ans, donc, une femme pense avoir perdu tout pouvoir de séduction. Contrairement à ce que se passe pour les hommes : on vante en effet leur maturité grisonnante. Par contre, comme le dit E. Weissman³ : "*La maturité érotique féminine n'existe pas.*" Surtout dans une société comme la nôtre où le vieillissement suscite plutôt l'horreur.

Certaines femmes démentent néanmoins cela. On assiste alors à des comportements sexuels qui peuvent surprendre certains quand des femmes "mûres" entreprennent de séduire des hommes de leur entourage. Pas nécessairement des jeunes d'ailleurs. Elles tentent ainsi, à leur insu, de dénier ce qu'elles vivent comme une perte de pouvoir de séduction. Et ce démenti les rassure - imaginativement, évidemment - sur leur féminité. C'est un peu l'équation : "Je plais, il me baise (au-delà de l'équivoque), donc je suis une femme." On reviendra sur ce point de l'introuvable identité féminine parce qu'il est au centre de toute cette problématique.

Je vous parlais donc de la détresse de la femme ménopausée. Est-ce sans issue ? Cette pauvre femme est-elle condamnée ? Non, il y a une porte de sortie. Celle-ci, n'en déplaise à certaines féministes, peut se trouver du côté du partenaire (mari ou amant). L'image négative que peut avoir une femme se trouve atténuée, neutralisée même par le regard et la voix aimants d'un homme. Regard et voix viennent dans la foulée de ceux du père quand il s'adressait à sa fille tout enfant. Il est là, le garant de la valeur libidinale de l'image de soi. Il est bien évident qu'une femme qui s'entend dire par son homme : "Pour moi, tu es la seule, la plus belle." et que cet énoncé vient en écho des paroles de son père quand elle était enfant : "Ma chérie, je t'aime, tu es la plus belle des petites filles du monde", il est évident que de telles paroles confortent un narcissisme toujours au bord de défaillir, toujours au bord de la chute. Cela me fait penser à une analysante qui expliquait en séance qu'elle préférerait être invitée au restaurant par un homme ennuyeux, mais un homme, plutôt que de rester avec ses amies, si

³ - Weissman El., Le corps qui lâche, in *La ménopause. Regards croisés entre gynécologues et psychanalystes*, Ramonville Saint-Agne, Erès, Point Hors Ligne, 2004, p. 94

intéressantes fussent-elles. Au moins avec cet homme, elle se sentait femme.

Les solutions que notre société propose : vêtements, soins de beauté, spa, chirurgie esthétique, ...

échoueront obligatoirement dans cette entreprise de rephallicisation : jamais elles ne remplaceront la voix et le regard d'un homme. Ces entreprises marchent un certain temps et puis vient le moment du désenchantement. Et alors, on retrouve dans la crudité et la brutalité du miroir que plus rien ne vient humaniser et qui est d'autant plus féroce. C'est toute la différence entre le mari qui traite affectueusement son épouse de "vieille pomme fripée" et la femme qui découvre dans le miroir les ravins et les ravages de l'âge.

Selon M-Ch. Laznik, pour certaines femmes, prendre un amant nettement plus jeune est aussi une solution à cette crise du milieu de la vie. Elle donne l'exemple de Colette et de Simone de Beauvoir qui, tout en s'affirmant phalliquement, et même virilement, dans le monde des arts et dans le champ social (ou politique pour Simone de Beauvoir) ont su jouer de leur charme féminin, c'est-à-dire de leur manque auprès de partenaires beaucoup plus jeunes. En effet, la jeunesse, la puissance physique (qui sont des attributs, des apanages de possession du phallus) se trouvent bien du côté de l'homme. Ce qui permet à celui-ci d'avoir le sentiment d'être aimé pour ce qu'il a. Pour qu'une femme puisse faire cela, c'est-à-dire laisser le phallus à l'homme et aller le chercher là où il est, c'est-à-dire auprès de l'homme qu'elle aime, il faut qu'elle-même ne soit plus taradée - ou moins taradée - par l'envie du pénis. Leur réussite sociale ou professionnelle le leur permet. En ce qui concerne le phallus et elles sont donc moins dans la revendication. Quant à l'homme, il leur apportera ce qui leur manque. Le jeune amant de Colette précise bien qu'il ne l'aimait pas pour son génie, mais la fragilité due à son âge.

On comprend bien qu'une rupture dans de semblables situations a des effets ravageants. C'est une perte brutale qui renvoie une femme à son être de déchet. C'est exactement ce que Simone de Beauvoir a vécu au moment de sa rupture avec Lanzmann, d'où dépression de plusieurs années. Certaines femmes préfèrent prendre elles-mêmes l'initiative de la rupture quand elles décèlent dans le regard de leur amant qu'elles ne sont plus l'objet idéalisé et merveilleux. Quand le voile tombe, elles préfèrent la rupture à la honte de la déphallicisation qu'elles anticipent dans les yeux de leur amant.

La question du maternel

La ménopause étant définie comme la fin des règles, c'est là une sorte d'horloge biologique qui signifie la fin de la possibilité de procréer. Plus jamais, ces femmes ne pourront avoir d'enfant. Une question se pose alors : pourquoi accorder une telle importance à cet impossible ? Certains auteurs avancent l'idée que la perte de la fertilité renvoie une femme à la perte de l'illusion de la jeunesse éternelle. Certes, c'est une échéance brutale, mais est-ce une

explication suffisante ? D'autres auteurs pensent plus justement que les règles restent pour de nombreuses femmes une garantie de leur féminité et de leur droit au désir.

Qu'en est-il exactement ? Tâchons de cerner cette question au plus près. Qu'est-ce que la maternité pour une femme ? Vous savez qu'il n'y a pas le signifiant qui dirait ce qu'est une femme. Si la question lancinante des femmes est bien : « Que suis-je comme femme ? Qu'est-ce que c'est, être une femme ? A partir de quand suis-je ou ne suis-je plus une femme ?, ... » C'est parce qu'il manque le mot, le signifiant qui le dirait. Ce qui n'est pas le cas pour l'homme. Par rapport à cela, la maternité est l'artefact qui permet à une femme de s'affirmer femme. Jusqu'à preuve du contraire, les hommes ne peuvent pas enfanter. Si je suis mère, c'est parce que je suis femme. La maternité vient donc consacrer l'appartenance sexuelle. En termes lacaniens, nous dirons que la maternité est une issue, un dédommagement au manque du signifiant qui dirait ce qu'est une femme. Et, évidemment, quand cette possibilité d'enfanter disparaît, la question de l'identité se rouvre avec acuité.

On comprend ici le désarroi et la souffrance des jeunes femmes qui sont, pour un motif ou l'autre, stériles : c'est au plus vif de leur être qu'elles sont touchées. Sont-elles femmes ou pas ? On peut se demander si les mères porteuses ou les mères qui portent l'enfant de leur fille ne tentent pas de mettre ainsi la question de l'identité féminine sous le boisseau.

Position désirante des femmes à l'approche de la ménopause

On a vu que c'est l'image du corps à cet âge-là qui exclut un certain nombre de femmes du champ de la séduction. Cela m'a fait songer à Diane Keaton, l'égérie de Woody Allen qui disait à propos d'un film récent où elle a tourné nue : « *Ca n'a plus d'importance. On ne me regarde plus comme on m'aurait regardée dans le temps. Une femme disparaît pour ainsi dire quand elle a mon âge. Mais cela présente des avantages. On perd une grande part de sa vie à attendre d'être vue, cueillie. Quand on réalise qu'on n'a plus le physique, on commence autre chose⁴.* »

La question qui se pose alors pour le psychanalyste est la suivante : cette exclusion signifie-t-elle en même temps l'exclusion du désir ? Y aurait-il un âge où un sujet se mettrait " à la retraite ", définitivement, quant au désir ? De fait, un certain nombre de femmes parlent de cette chute du désir au moment de la ménopause. Elles congédient tout partenaire, elles renoncent à toute vie sexuelle (parfois même aussi sociale) et elles profitent au maximum de leurs petits-enfants, se sentant pleinement grand-mère.

Mais est-ce suffisant pour se soutenir dans la vie ? La perspective angoissante d'une retraite sans relief et sans perspective peut parfois pousser une femme à se reposer la question de son

⁴ - Le Figaro, numéro hors série consacré à Woody Allen, p. 70

désir, et pas seulement de son désir sexuel, d'ailleurs. Ca peut être à l'occasion d'une telle crise qu'elle viendra consulter un psychanalyste. J'ai d'ailleurs eu l'occasion de constater que dans les premiers entretiens avec ces femmes, la situation de crise est souvent déclinée en termes de dilemme : accepter de renoncer ou trouver l'objet qui redonnera sens à la vie, c'est-à-dire qui relancera le désir. Rester une mamie avec ses petits-enfants qu'elle materne autant que sa fille et son beau-fils, ou bien accepter de s'exposer au désir de l'autre. Cette pseudo-alternative recouvre le plus souvent une position de défense face au désir. Cela peut paraître moins angoissant et plus facile de rester la mamie de petits-enfants gratifiants.

Il me paraît important d'affirmer ici que le mouvement du désir n'est réglé ni par la physiologie ni par l'âge. Ceux-ci ont sans doute des effets sur ses manifestations, mais le désir, lui, est, dans son fond, indestructible. C'est ce que Freud a toujours dit. Alors, pourquoi y a-t-il à certains moments de telles difficultés d'aiguillage ? Qu'est-ce qui explique qu'un sujet puisse céder à ce point sur son désir, s'en défendre au point de l'écraser et de vouloir y renoncer ? Je l'ai déjà dit, de nombreuses femmes abordent la ménopause par la lorgnette de ces transformations physiques particulièrement visibles dans l'image que renvoie le miroir.

La ménopause est alors essentiellement une période de crise où se déclinent toutes les pertes possibles : perte de fertilité, perte du pouvoir de séduction, perte du désir. Bref, ce sont les repères établis jusqu'alors qui vacillent ou disparaissent. Mais le désir, lui, tel un furet, ne fait que se couler, circuler dans ces voies de passage. Qu'elles soient pourtant des passages obligés pour le développement de la féminité tient à l'histoire œdipienne de la petite fille. Pour nous y repérer, nous tenons de Freud deux balises théoriques fondamentales : la vie sexuelle d'une femme est organisée par le Penisneid et la sortie de l'Oedipe est toujours plus problématique pour la fille. C'est un trajet sinueux, dit-il, et pas toutes n'atteignent le port.

L'adolescence et la ménopause sont deux moments-carrefour où ce qui n'a pas été résolu par les identifications œdipiennes va être réactivé. C'est pour cela que ce sont des moments de tempête. Et pas seulement de tempête hormonale !

A la puberté, on dit toujours que la petite fille tourne en femme. Demandons-nous quand même ce que cela recouvre. Rien de moins que ceci : il s'agit pour la petite fille de « *prêter son corps à l'opération du désir* ». C'est bien d'un remaniement complet des repères qu'il s'agit. C'est pour cela que certains auteurs parlent de dépersonnalisation ou de délocalisation pour désigner ce changement de lieu. La fille quitte en effet l'orbe maternelle pour un autre lieu - encore inconnu - où elle devra se définir elle-même sous le regard de l'homme. En matière de désir, en effet, il n'y a ni solution préprogrammée ni solution acquise une fois pour toutes. Notre programme génétique ne nous indique pas comment nous positionner face au partenaire sexuel. A chacun de bricoler, de trouver, d'inventer. C'est ce qui fait dire à Lacan que chez l'être humain, le vrai traumatisme, c'est la sexualité.

Avec comme viatique pour la fille les 2 promesses œdipiennes : l'accession possible à la maternité qui lui donnera l'enfant substitut du phallus qu'elle n'a pas et la possibilité, même si elle n'a pas le phallus, de se faire le phallus pour un homme, de l'être dans le désir d'un homme. Nous avons vu que ça la rend évidemment dépendante du regard aimant et de la voix aimante de cet homme. Mais en tout cas la fille entre dans l'adolescence (quand tout va bien) nantie de ces deux promesses qui la phallicisent, qui lui donnent sa boussole: la promesse du maternel et la brillance de l'image corporelle, c'est-à-dire la capacité de séduction. Deux promesses éminemment narcissisantes et qui, dans les meilleurs des cas, l'accompagneront jusqu'à la ménopause.

Que se passe-t-il à ce second grand moment de tempête ? C'est tragiquement simple : avec l'âge la femme perd ces deux promesses œdipiennes. Elle ne peut plus enfanter. Point final. Et dans sa relation au partenaire sexué elle pense ne plus pouvoir se prêter de la même façon au jeu de la mascarade et de la séduction puisque son corps a perdu de sa brillance phallique - de son attrait - et qu'elle ne se sent plus un faire-valoir pour son homme. Une femme vit là un bouleversement complet des termes du pacte qui l'unissait à un homme. La ménopause vient vraiment introduire dans le pacte du conjungo une discontinuité, un temps d'arrêt. C'est à nouveau une expérience de dépersonnalisation, de délocalisation, ce qui n'est pas sans rapport avec le nombre importants de dépressions et de divorces à cette période de la vie.

Cela ne veut pas dire que toutes les femmes renoncent alors à se faire cause du désir d'un homme. Mais c'est souvent un moment où la question de comment le faire se pose. Comment continuer à jouer le jeu de la mascarade et de la séduction quand on se sent plutôt "défaillante" phallicement ? Et pourtant, autre face de la même question : comment empêcher la désaffection du mari ? Comment le retenir et éviter qu'il se tourne vers une autre qui sera, pense la femme, forcément plus jeune et plus belle cad mieux nantie phallicement ?

Aborder ainsi la question du désir entre les deux partenaires d'un couple c'est quand même réduire cette problématique à un seul paramètre : celui de la beauté du corps féminin. Je vous concède que tout ou presque tout le discours contemporain pousse à cette approche. Mais en réalité les choses sont quand même plus complexes. Et il faut tenir compte des particularités du désir masculin.

Or, deux conditions sont nécessaires à l'érection du désir masculin :

1) un homme doit pouvoir voir dans le regard de sa femme que c'est lui qui a le phallus, que c'est lui qui en est pourvu et que c'est pour cela qu'elle l'admire. Ceci ne se joue pas uniquement en termes de puissance sexuelle. L'argent, le prestige professionnel, la réussite sociale, le pouvoir, le savoir, etc. sont autant d'avatars imaginaires, de formes du phallus. Ce qui compte pour le désir de l'homme, c'est que le phallus soit dans son champ et que la femme le lui fasse savoir, ce qui relève d'un savoir inconscient issu de l'Œdipe.

2) l'autre condition tient compte de la dimension un tantinet fétichiste du désir masculin. Ce n'est pas l'ensemble du corps de sa femme qu'il désire. Il prélève sur le corps féminin un trait, un objet, une découpe qui cause son désir. Ce qui l'attire, ce sont les jambes, les seins, les fesses, les yeux de la femme. Pas besoin de recettes. Une femme aimante et désirante trouve comment prendre en compte ces conditions spécifiques du désir masculin. Elle sait y faire, quoi !

Restent aussi d'autres façons pour une femme de se objet de désir. Le pouvoir de séduction d'une femme ne tient pas seulement à la brillance de son corps. (Elle n'est pas qu'une paire de seins !). De nombreuses femmes matures ont su user également d'autres charmes pour séduire leur partenaire. J'ai déjà cité Colette et son talent d'écrivain (talent en tout cas pour son amant, libre à chacun d'en penser ce qu'il veut). L'écriture donc, mais aussi toute autre forme d'art. Et puis, quand même davantage à la portée de chacune de nous qui ne sommes pas nécessairement créatrices, il y a l'art du bien dire. Et là, les femmes sont nettement avantagées. Depuis des siècles, on vante leur brio dans l'art de la conversation. Et ce ne serait pas mal de démentir ainsi le proverbe qui n'impute aux femmes qu'une langue de vipère. A moins que vous ne les cantonniez aux caquetages des bobonnes chez le coiffeur.

Le conjuguo

La crise de la ménopause correspond à un moment de chute, de perte brutale des identifications qui avaient opéré jusqu'alors. Pour qu'une nouvelle donne puisse émerger, nous l'avons vu, il faut que la femme ait pu se dégager des impasses de la revendication phallique (penisneid). Mais son partenaire a lui aussi un chemin à parcourir pour dépasser ce que Freud appelait déjà le « *refus du féminin* »⁵. Bien souvent, la ménopause de la femme confronte les deux partenaires du couple à la nécessité de trouver comment inscrire, comment traiter ce hiatus de structure entre un homme et une femme. Jusqu'alors, le pacte liant un homme et une femme s'était établi autour de l'image prévalente du phallus. La femme qui ne l'a pas consent à l'incarner pour l'homme qu'elle aime. Il ne s'agit pas de s'identifier au phallus, mais de s'offrir comme objet phallique au désir de l'homme. Il y a quand même une marge de semblant qui est préservée. Et ce qui importe dans ce jeu ordinaire de la séduction, c'est que la femme s'offre comme faire-valoir phallique pour son partenaire masculin. Songeons par exemple à l'homme qui pare sa femme et l'exhibe au regard des autres hommes qui lui renvoient sa propre brillance phallique. Il y a dans un pays proche du nôtre un homme d'état qui excelle dans cette pratique !

De son côté, l'homme prélève sur le corps de sa compagne un fragment, une découpe qui cause son désir. Ce ballet réglé par le phallus – avoir et être le phallus – ne dit pourtant pas

⁵ - Freud S., L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, *Résultats, Idées, Problèmes, II*, Paris, Bibliothèque de Psychanalyse, PUF, 1985

tout ce qu'il en est de la relation homme-femme. En effet, un corps, ce n'est pas qu'une image. C'est aussi quelque chose de vivant qui vibre et qui jouit. Lacan, en s'appuyant sur le mythe de Tirésias, aborde la relation homme-femme en termes de jouissance et pas seulement en termes d'image et de plaisir. J'adresse ici un clin d'œil à mon amie Delphine Noels avec qui j'ai si souvent discuté de tout cela.

Du mythe, il reprend cette donnée que la jouissance d'une femme dépasse celle de l'homme. Et il ajoute que cette jouissance la dépasse elle aussi, la divise. C'est donc une expérience vécue comme « *un moment où elle se perd, dépassée par sa jouissance, où elle s'abolit comme sujet.*⁶ » C'est bien une expérience qui la fait pas-toute. Pas-toute à lui puisque l'homme reste prisonnier d'une jouissance exclusivement phallique ; mais surtout pas-toute prise dans le cadre phallique. Ce qui explique ce côté de déperdition et de ravissement, dans les deux sens du terme.

C'est cette dimension de ravissement qui va introduire une nouvelle donne dans le pacte homme-femme. Sur fond de cette expérience de perte de repères, une femme exige alors l'amour d'un homme, c'est dire que l'amour est nécessité, réclamé pour maintenir, pour revenir à un arrimage qui se défait. Vous le voyez, c'est bien la jouissance qui introduit une nouvelle donne dans le pacte homme-femme. Il est réclamé comme suppléance au défaut d'un signifiant qui l'identifie, qui la fixe, qui l'arrime. Dans ce nouveau pacte, l'homme, s'il a pu dépasser son « refus du féminin », consent alors à se faire l'instrument de cette jouissance de la femme, à se mettre au service de la femme dont il veut jouir. Ce sont là des expressions qui évoquent l'amour courtois. Il lui faut pour cela renoncer à se définir uniquement en termes d'avoir phallique, ce qui n'est toujours évident dans une culture qui pousse au tout phallique. Et cela nécessite pour chacun des partenaires de prendre en compte cette dissymétrie de structure qui s'oppose à la complétude homme-femme et qui faisait dire à Lacan que « l'union reste au seuil », ce qui ne va pas sans une certaine étrangeté dans le rapport à l'autre ni sans une certaine solitude qui pourtant n'a rien à voir avec l'abandon et l'isolement. A chacun, évidemment, de l'inventer. Là aussi, un psychanalyste peut accompagner le sujet dans cette recherche.

Anne-Marie Devaux

Ecole de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

⁶ - Aparicio S., Des rives, divine et profane, de la jouissance féminine, in *Contes et mécomptes de la jouissance féminine*, Soirées du Pôle 14, 2001-2002, Forums du Cham lacanien